

## Coralie Vankerkhoven

### Ce qui s'écrit...

Trois moments qui sont autant de temps, trois passages.

« Je sais bien que j'ai mal dit, mal fait. Un roman me paraissait l'évidence. Mais cette évidence est aujourd'hui très lointaine. Il me semble qu'il aurait fallu tout présenter sans aucun artifice : dire très directement les événements tels qu'ils se sont déroulés de manière à faire entendre, sans littérature, ce que, dans le monde d'aujourd'hui, peuvent signifier la maladie et la mort d'un enfant <sup>1</sup>. »

C'est donc d'abord une rencontre avec une écriture, bien avant que je ne découvre que son auteur – Philippe Forest – était un habitué de notre champ...

Re-trouvaille articulée à un moment de cure. C'est « le comment faire entendre, sans littérature » ce qui ressort de cette insistance du réel quand elle prend la figure de la rencontre contingente avec la maladie, la mort et la folie et dont la présence péremptoire ne peut être éludée qui, à cet instant, résonnait comme la formulation la plus juste sur ce qui ne peut se dire.

C'est ensuite une question, celle du pourquoi et sur quoi j'écris. S'enracinant profondément dans pourquoi est-ce que lis ce que je lis, variations autour de la tête de la Méduse, écrit porteur d'une voix qui souffre dans l'indicible où « l'attrait indéniable, fascinant qu'exerce ce type d'écrits nous aide à admettre que la matière de fond de l'écriture, c'est la jouissance <sup>2</sup> ». Expérience singulière de la lecture autant que du tracé rejoignant cette interrogation du comment dire au plus juste la psychanalyse...

1. P. Forest, *L'Enfant éternel*, Paris, Gallimard, 1997.

2. B. Nominé, « L'écrit et la voix », *Revue du Champ lacanien*, n° 10, *La Parole et l'écrit dans la psychanalyse*, Paris, EPFCL, 2011.

C'est enfin ce qui s'est dit et peut-être entendu lors des journées d'École tant à Rome en été 2010 qu'à Paris en décembre 2011. Récit du passant, récit du passeur ne passant pas sans l'écriture. Et moi d'écouter ce temps de l'autre racontant, lisant, à nous qui en devenions témoins, les pages écrites de ce qui s'était (dé)noué... Sachant que l'inconscient, savoir-sans-sujet, ça parle et ça se lit.

Les gens écrivent leurs souvenirs d'enfance. Ça a des conséquences. C'est le passage d'une écriture à une autre écriture.

La psychanalyse, c'est autre chose. Elle passe par un certain nombre d'énoncés. Il n'est pas dit qu'elle mette dans la voie d'écrire. Ce que je suis en train de vous imposer par mon langage, c'est que ça mérite d'y regarder à deux fois, quand on vient demander, au nom de je ne sais quelle inhibition, d'être mis en posture d'écrire. J'y regarde, quant à moi, deux fois quand il m'arrive, comme à tout le monde, qu'on vienne me demander ça. Écrire, ce n'est pas du tout tranché qu'avec la psychanalyse on y arrivera. Cela suppose une investigation à proprement parler de ce que ça signifie, d'écrire <sup>3</sup>.

Trois rencontres attestant de trois appréhensions du réel et plus particulièrement quand celui-ci est objet cause d'écriture (et de lecture), expériences *a priori* non superposables mais qui montrent, à leur manière, là où la parole n'en peut... et là où l'écriture semble prendre le relais et suppléer à sa faillite.

Impuissance de la parole quand l'intimité du sujet est à ce point assaillie qu'il ne se réduit qu'à la douleur, à n'être qu'un corps sans recours même aux mots pour l'objectiver.

Faillite langagière face à ce que Lacan appelait le réel de notre temps – celui des camps – et qui, septante ans après, continue à interroger et à faire parler, malgré tout.

Ravage par le Verbe dont témoigne le fou, martyr de l'inconscient... Magnifique hommage fait par Lacan à Marguerite Duras – « Marguerite s'avère savoir sans moi ce que j'enseigne <sup>4</sup>. »

Réel donc – expérience individuelle ou collective – qui rend toute écriture impure, impropre à rendre compte du masque obscène

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

4. J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

qu'il revêt dans le non-sens radical de la souffrance infligée par l'autre ou par le corps, de la mort donnée ou vécue, ou qui, au contraire, pousse à en délimiter les contours et à chercher, à tâtons, l'émergence d'un texte. Hantise et à la fois conjuration. Littérature testimoniale de l'Histoire ou de l'*hystoire*.

Et puis parole inédite, lettre, émergence de l'ICRS dans *lalangue*, comme en témoigne la passe. Réel qui se fait donc jour dans le langage qui serait aussi de l'ordre de ce qui ne cesse de ne pas s'écrire.

« L'impossible à dire comme cause de tout ce qui se dit, cherche à se dire, manque à se dire, s'épuise à se dire <sup>5</sup> » est-il du même ordre dans le réel de la maladie, dans l'impensable du hasard qui n'a pas de loi que dans celui propre à la lettre fixant une identité ? La réponse semble évidente, ne fût-ce parce que les affects ne sont pas du même ordre. Je laisse le soin à Bernadette Diricq de développer plus avant ce quant-à-soi de la lettre, « de je suis cette jouissance-là, ou, plus précisément, cette modalité de nouage entre un désir impossible à dire tout et une jouissance qui fixe une lettre de l'inconscient, me fût-elle inconnue <sup>6</sup> ».

De fait, la difficulté vient non seulement de l'appréhension conceptuelle que recouvre le terme réel mais aussi de son traitement par l'écriture et l'écrit au sein même de la psychanalyse, pratique de la parole. À se demander même si l'usage qui en est fait ne relève pas de la figure de style et de la métaphore.

Usage autre de l'écriture – pas nécessairement celle de l'écrivain et pas même celle liée à la littérature – qui ne peut que m'interpeller de par ma formation de philologue, rompue à l'étude et à la lecture universitaire, scientifique, de la langue et de textes... littéraires.

Et ce sont ces jonctions entre ces pratiques de la lettre, du texte (épistole, support matériel, poinçon dans l'inconscient...) et du réel qui m'amènent sans doute à lire, certes, ce que l'écrivain, homme de lettres, peut en saisir, mais, plus fondamentalement, à questionner la position de témoin du réel que peut être l'analyste analysant.

Tout ceci peut sembler relativement spécieux mais au-delà des retournements stylistiques à la Monsieur Jourdain (écriture du réel,

5. S. André, « Postface à Flac », dans *Flac*, Bruxelles, éditions Que.

6. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2011.

réel de l'écriture, analyste écrivant/écrivain, voire l'écrivain en analyse, etc.), les enjeux sont de cet ordre :

- comment l'insistance du réel dans sa répétition et dans ses incidences singulières va-t-elle moduler autant de modes de dire (que ce soit par le roman, le récit ou le témoignage de la passe) ? Que peut en écrire l'analyste et éventuellement dans une œuvre qui fait trace ?

- comment de la rencontre contingente avec le réel faire une écriture ? Et plus encore, qu'est-ce qui s'écrit en fin d'analyse ?

- enfin, peut-on distinguer le « j'écris » du « ça s'écrit », le « je suis celui qui écrit » du « je suis ce que j'écris » ? Quels seraient les points de jonction/discordance entre ce qui se dit et s'écrit dans la psychanalyse - pour reprendre le titre d'un colloque de collègues - et dans la littérature ?

Lors des journées de décembre 2010 sur *La parole et l'écrit dans la psychanalyse*, des écrivains avaient été invités à débattre sur ce qui les faisait écrire. Tous trois ont parlé certes de la nécessité qui les y poussait mais surtout de l'exigence de formulation qui préside à tout acte d'écriture. En 2008, *Le Magazine littéraire* titrait « Littérature et divan, liaison fatale... ». Presque un oxymore renvoyant à l'inéluctable échec. La formule précitée auparavant peut alléger cette fatalité, faire dénominateur commun mais aussi renvoyer tant l'écrivain que le psychanalyste, dans leur champ respectif, à cette éthique du bien-dire.

Exigence qui a ses conséquences tant en littérature qu'en psychanalyse dans sa transmission même et qui touche autant à la forme qu'au fond : si l'impossible ne peut être tu, il ne peut l'être n'importe comment. Sur quoi porte cette exigence ? Est-ce le vrai ? Est-ce l'intime comme ce qui s'expose dans la littérature du moi ? L'efflorescence des journaux intimes, des autobiographies, de tout ce qui autrefois relevait du genre mineur n'est, d'ailleurs, pas sans bouleverser le champ de l'esthétique littéraire puisqu'elle remet fondamentalement en question la notion de *fictionnalité* où, « confondant réalité et vérité, le vécu et le sens, la sainte alliance du minimalisme, du misérabilisme et du nombrilisme menace de réduire le paysage du roman français à un champ de ruines <sup>7</sup> ». Souffrance mélo-porno qui fait florès sur le marché, « où l'exhibition sans retenue du moi, à la limite parfois même de l'obscène, rassasie les appétits textuels ».

7. M. Petit, *Éloge de la fiction*, Paris, Fayard, 1999.

Alors que dire et qu'écrire qui soit « juste » et qui témoigne de quoi ?

« "Monsieur, me dit-il, il vous reste trois mois, tout au plus six mois à vivre." La réponse me sortit de la bouche instantanément, avec une certitude dont je m'étonne encore aujourd'hui : "Alors, je sais ce que j'ai à faire."

Ce que j'avais à faire : écrire un livre, le livre que je portais en moi depuis vingt-cinq ans [...] l'enjeu serait moins celui d'un récit que d'une musique, d'un rythme, d'une cadence pour lesquels il me faudrait forger ma propre langue <sup>8</sup> ! »

Déjà, en 1909, dans « Le créateur littéraire et la fantaisie », Freud mentionne, quasi de manière allusive, à côté des écrivains qui soulagent le lecteur, cette autre catégorie qui, loin de tomber dans l'effet hypnotique, est « excentrique » dans le sens où le héros voit défiler devant lui, plutôt en spectateur, les actes et les souffrances des autres. Excentrique jusqu'à en devenir néanmoins primordiale peu de temps après : c'est tout ce pan où le témoignage devient littérature sinon genre parce que le xx<sup>e</sup> siècle a sans doute plus que toute autre époque profondément contraint une certaine littérature à se remettre en question tant au niveau du fond que de la forme tant ce qui semblait impossible est devenu possible. Rupture humaniste qui n'est sans doute pas sans faire écho à l'esthétique de la rupture formelle dont James Joyce serait le plus illustre représentant. L'exigence de formulation va aussi dans le sens de dire/écrire autrement la matérialité des mots ! Mais le témoignage de celui qui du réel fait littérature est-il du même ordre que de celui du passant ? Si Delphine de Vigan, après *Rien ne s'oppose à la nuit*, a pu dire que « l'écriture ne peut rien », n'est-ce pas admettre en filigrane que la « contrainte d'écrire » – pour reprendre des termes des journées de décembre 2010 – pour quelque part trouver du sens ne peut que mener à l'épuisement ?

Il est temps de conclure sur ces questions plus générales peut-être et ouvrant le débat.

– À quelles conditions de vérité le témoignage sur le réel devient-il entreprise éthique et non genre esthétique ? Que serait un bien-dire sur le réel ? (Et là est la différence entre la démarche « universalisante »

8. S. André, *Flac*, op. cit.

du philologue déterminant scientifiquement les critères du recevable et celle singularisante de l'analyste du cas par cas.)

- Que reste-t-il de la littérature quand le souffle du rêve a été coupé ?

- Quelle place peut-il y avoir pour une littérature qui n'userait pas des semblants alors qu'elle est par définition semblant ? Même, à partir du moment où elle romprait avec ceux-ci, est-elle encore de l'ordre de la littérature ?

- De ce déclin de la narrativité porté à son comble par la pratique de la lettre de Joyce, du roman familial à la lettre, quel usage peut faire la psychanalyse ?

Colette Soler donne réponse sous forme d'indication : « Il n'est pas excessif de dire qu'avec ce dernier [Joyce] c'est la fin du rêve de la littérature, de la littérature véhicule du fantasme, mais pas la fin de la lettre, et ça laisse place sans doute à une poésie qui ne soit pas de la littérature, mais aussi à une association libre dont on attend autre chose que le roman d'une vie. [...] ou bien pencher du côté du vrai, soit de la religion et de la littérature, autrement dit du côté de l'historiole du tout symbolique, et alors faire de la psychanalyse la religion du vrai et du désir ; ou bien prendre en compte le réel que Joyce illustre dans la littérature, et l'ICSR dans la psychanalyse, ne pas oublier que la jouissance propre au symptôme ça n'est pas du semblant, et qu'elle est seule à la fin d'une analyse à pouvoir mettre un terme au mirage de la vérité<sup>9</sup>. » J'ajouterai qu'un certain nombre de survivants sont passés par la poésie.

L'appréhension du réel-hasard, contingent dans son aspect le plus radical et absolu, n'y sera sans doute pas étrangère. L'écriture ou la vie/le réel, où l'un n'exclut pas l'autre. Ce qui peut s'écrire aussi dans le singulier de la cure où la parole trace un contour, un phrasé, une phrase autour de cette intrusion du réel jusqu'à le faire un peu sien, lettre ou trace ravinée, et éventuellement se reconnaître dans le style d'un écrivain. L'impossible à écrire comme condition d'écriture où Sa Majesté codifiée La langue cède la place au chuchotement de *lalangue*.

9. C. Soler, « La psychanalyse, pas sans écrit », *Revue du Champ lacanien*, n° 10, *La Parole et l'écrit dans la psychanalyse*, op. cit.